

Revue *Communisme*, "La fin du PCF", ver un néocommunisme?", 1er trimestre 2003, n° 72-73 (autorisation mise en ligne, 27/9/2010)

## **Le néo-communisme d'Antonio Negri** (pp. 173-182)

**Yolène Dilas-Rocherieux**

Les couleurs du communisme ont perdu de leur pourpre après la bourrasque passée sur le bloc de l'Est et sur les partis actifs des pays démocratiques depuis une quinzaine d'années. En France, le PCF obtient moins de 3,5% des voix à la dernière élection présidentielle et peine à conserver son label face à des mouvements trotskistes éclatés entre orthodoxie – Lutte Ouvrière et Parti des Travailleurs – et ouverture sur divers groupes radicaux à l'instar de la Ligue Communiste Révolutionnaire. Pourtant, aux premières marches du XXIème siècle, s'affirment quelques velléités à vouloir "redorer" l'étiquette communiste, retracer une ligne idéologique et militante acceptable, en effectuant le tri dans l'héritage en matière d'hommes, d'expériences historiques et de théories. Globalement, cette démarche tend à rejeter, à minimiser, voire à ignorer le communisme doctrinal ou expérimental, pour ne retenir que l'idée, les refus, la promesse. L'inscription du communisme dans la post-modernité semble vouloir s'opérer par une sortie du champ scientifique au bénéfice de l'utopie. Olivier Besancenot, porte-parole de la LCR, est sans ambiguïté sur ce point :

*"Il faut restaurer la part de rêve, d'utopie. Dans les années 1990, les premiers à avoir donné le "la" pour inverser le cours des choses, ce sont les Indiens zapatistes au Mexique. Et que dit le sous-commandant Marcos? "Nous sommes invincibles parce que nous sommes une armée de rêveurs." C'est aussi cela, la révolution. [...] Les premiers bouquins que j'ai lus, ce ne sont pas ceux de Trotski, mais ceux de Che Guevara".<sup>1</sup>*

L'idée reste bonne nous dit-on ! Il suffit de lui fournir un terreau idéologique et de nouvelles pratiques militantes qui colleraient aux oppositions et aux exigences de la post-modernité. Mais pour tester "l'idée" à l'aune d'une mondialisation néo-libérale, il serait utile de nous en fournir la définition ! Dans un ouvrage récent<sup>2</sup>, j'ai montré que l'idée communiste, promesse de perfection, est sortie du corpus judéo-chrétien pour s'ancrer au mouvement révolutionnaire par le canal des utopies. Théorisée au XIXème siècle, cette "idée" s'est longtemps maintenue à l'identique, solidement campée sur ses deux pieds, les refus et la promesse : d'une part le refus d'un

---

<sup>1</sup> Olivier Besancenot, à propos de son dernier ouvrage, *Révolution! 100 mots pour changer le monde*, Le Monde 3 février 2003.

système sociétal gangrené par la convoitise, l'égoïsme, la corruption et l'exploitation du fait de l'enrichissement individuel, de la propriété et de l'amour du gain; et d'autre part la promesse d'un futur parfait, d'une cité prochaine en laquelle la possibilité d'accumuler des biens personnels – et donc d'exploiter autrui – sera contrée par des barrières économiques, politiques et culturelles sans faille.

### **Le noyau dur du communisme**

Dans sa version bolchevique, le communisme retient, terme à terme, cette idée première : l'enrichissement personnel est le mal suprême, la solution est toute entière dans l'éradication de tous les moyens et canaux favorables au maintien ou au retour de cet enrichissement. Mais au moment de la révolution soviétique, le projet est déjà mâtiné de la pensée socialiste et de ses théories – avec son *Capital*, Marx a brouillé les cartes entre communisme et socialisme. Il s'est ancré au mouvement du progrès, désormais inséré dans le cadre de l'industrialisme et de ses forces vives, une classe mythique, les bâtisseurs, le monde ouvrier. Sur la table rase de la révolution de 1917 devait surgir une société rationnellement réorganisée où serait forgé *l'homme sans convoitise*. Nombreux, aujourd'hui encore, refusent le fait que cette double appartenance – creuset archaïque de l'idée et cadre théorique socialiste – ne pouvait qu'entraîner l'expérience bolchevique dans une contradiction insurmontable, malgré les ressorts de la dialectique marxiste-léniniste. En effet, comment concilier l'idée première – la visée communiste – et la doctrine marxiste-léniniste, puisque l'une implique l'abandon de toute possession et de toute possibilité d'accumulation individuelle, quand l'autre se cristallise sur la sacralisation du travail et sa finalité : collectiviser et moderniser les modes de production dans le but de créer un maximum de richesses, socle d'une société d'abondance.

Impossible de saisir cette contradiction sans la connaissance du substrat communiste dont le noyau dur, "l'idée", ne s'est jamais dissocié d'une certaine forme d'ascétisme dans la consommation. Le communisme a toujours signifié renoncement, partage égalitaire de biens collectifs réduits aux besoins essentiels, selon la formule, reprise par Marx, "*à chacun selon ses besoins*". Aussi, son introduction dans le schéma de la modernité, par sa rencontre avec le socialisme dans les années 1840, ne pouvait qu'aboutir à une forme d'exploitation de masse plus terrible que celle des pays capitalistes, puisque déclarée au service d'un prolétariat placé dans l'incapacité de se révolter ou même de revendiquer. Une contradiction qui fut largement dénoncée et commentée par l'ingénieur et directeur d'usine, Victor Kravchenko,

---

<sup>2</sup> Yolène Dilas Rocherieux, *L'utopie ou la mémoire du futur, de Thomas More à Lénine*, Paris, Robert Laffont, 2000.

témoin direct de la collectivisation paysanne et de la militarisation de l'industrie dans les années 1930 :

*"Tu est un futur ingénieur, m'a-t-on dit, et un bon travailleur du Parti, mais je ne suis pas sûr que tu comprennes bien ce qui se passe actuellement. Une lutte sans merci, une lutte à mort, se livre en ce moment entre le Gouvernement et les paysans. L'année qui s'écoule nous a permis de donner la mesure de notre force. Il a fallu une famine pour faire comprendre aux paysans qui commandait dans ce pays. Le système de la culture collective à côté des millions de vie, mais est solidement établi".* <sup>3</sup>

*"Puisque les ouvriers étaient maintenant solidement attachés à leurs machines et qu'on était arrivé à tirer d'eux davantage de travail pour moins d'argent, c'était à nous de fournir une nouvelle preuve de la dignité du labeur sous la dictature du prolétariat. Un véritable déluge de propagande s'abattit sur nous! on s'était remis à stigmatiser avec une vigueur nouvelle la paresse des ouvriers. Dans plusieurs villes, on organisa des "procès-manifestations" dirigés contre les travailleurs paresseux.... Trois mois après l'entrée en vigueur du système, près d'un million d'ouvriers et d'employés avaient été poursuivis et condamnés, dans l'ensemble de la Russie, pour paresse et retard excédant vingt minutes"* <sup>4</sup>

Aujourd'hui, l'idée communiste tend à vouloir retrouver ses marques, revenir à la case "départ", du fait d'un contexte qui, paradoxalement, lui est favorable. Pour Léon Crémieux, militant de la LCR, "La situation n'est plus celle d'un paysage bouché par les partis sociaux-démocrates ou staliniens face auxquels les révolutionnaires ne verraient leur avenir que sous forme de martyrs ou de résistants" <sup>5</sup>. Roger Martelli, membre du Comité national du PCF, est du même avis : "La question n'est plus seulement de se débarrasser du stalinisme mais de dépasser le bolchevisme lui-même : c'est la condition pour que le communisme vive"<sup>6</sup>.

La disparition du modèle soviétique, la dévalorisation du modèle industrialiste et d'un progrès sans limites, le retrait du monde ouvrier comme figure de l'exploité, autant d'éléments positifs pour une revisite de la promesse sur fond de capitalisme mondial. Mais comment refonder le communisme s'il ne peut compter ni sur le parti monolithique, ni sur le monde ouvrier, ni sur le modèle de l'abondance? Le chantier de sa recomposition militante semble vouloir se réorganiser autour d'une nouvelle figure de l'ennemi, "l'Empire", et une nouvelle figure de l'exploité, les "sans", les exclus, les pauvres. Cette population "nomade", sans nation, sans

<sup>3</sup> V. A. Kravchenko, *J'ai choisi la liberté!*, La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique, Paris, Editions Self, 1947, p. 185.

<sup>4</sup> Ibid.p. 425.

<sup>5</sup> Léon Crémieux (militant de la LCR et syndicaliste SUD Aérien), "Mouvement social, anti-mondialisation et nouvelle Internationale", in *Changer le monde sans prendre le pouvoir? Nouveaux libertaires, nouveaux communistes*, Paris, Contretemps, Textuel, n°6, février 2003, p. 17.

<sup>6</sup> Roger Martelli, "Le communisme aujourd'hui", in *Communisme quel avenir?*, Pantin, Le Temps des cerises, 2002, p. 26.

richesse, sans terre, sans attache, désignée sous le terme de "multitude", serait amenée, pour survivre, à détruire le système honni pour lui substituer un autre monde, un néo-communisme. Le philosophe Antonio Negri participe pleinement au réveil de la promesse, tant du point de vue théorique que militant et idéologique. Il représente certainement l'un des plus sûrs et brillants ingénieurs pour la remise en chantier du projet communiste.

### **De l'impérialisme à l'Empire, les nouveaux habits du capitalisme mondial**

En s'engageant à contre-courant de certains mouvements radicaux, hostiles à la mondialisation des marchés, Negri veut persuader, nouvelle philosophie de libération à l'appui, que la révolution est à l'ordre du jour, qu'il est l'heure de refonder, selon les termes d'Etienne Balibar, "une téléologie des combats à venir".

La mondialisation des échanges économiques et culturels dans un contexte ultra libéral sonnerait la fin des sociétés modernes avec leurs cultures, leurs classes et leurs frontières. Mais le constat se veut ici positif, puisque Negri désigne dans la décomposition des héritages historiques le moteur d'une désagrégation du monde capitaliste avec cette conviction, qu'il n'y a rien à sauver. Le but affiché n'est pas de recréer une orthodoxie, mais d'opérer un retour sur l'idée première – fondue dans le bolchevisme – en retraçant le lien entre idéologie communiste – vision critique du monde sur la base de savoirs théoriques revisités – et utopie – projection dans une société rêvée en possibilité dans le contexte actuel.

Pour dévoiler ce futur émergent, pour réactiver la promesse, Negri, secondé par l'Américain Michael Hardt, s'emploie à redonner figure à l'ennemi, à fixer le point ultime de l'action au moment où pensées et engagements radicaux s'épuisent sur des terrains en cours d'évacuation, car fixés sur les schémas de l'impérialisme alors que "l'Empire se matérialise sous nos yeux" <sup>7</sup>. Au rythme du déclin des Etats-nations devenues incapables de réguler les échanges, s'imposerait un nouvel ordre du monde caractérisé par l'absence de centre territorial du pouvoir. Sa morphologie ne serait plus celle d'un régime, mais d'un appareil décentralisé et déterritorialisé de gouvernement qui absorberait les productions, les identités devenues hybrides et les divers espaces planétaires à l'intérieur de frontières en perpétuelle expansion. Désormais, aucune nation, pas les même les Etats-Unis, ne peut se réclamer du statut de puissance mondiale, car "l'impérialisme c'est terminé" <sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils Editeur, 2000

<sup>8</sup> Ibid, p. 18.

Pour Negri, le terme d' "Empire" n'est pas une métaphore, mais un concept destiné à repenser, d'un point de vue marxiste, l'évolution des modes de production capitaliste et ainsi le mouvement de constitution de l'Empire où se renforcent les potentialités d'une libération globale. Transférée dans le secteur de la communication, la production de l'Empire serait identifiable à une bio-politique qui engloberait toutes les pensées et tous les actes de la vie sociale devenue marchandise (Guy Debord). L'objet de son pouvoir serait la vie sociale dans son intégralité.

S'inspirant des travaux de Michel Foucault, Negri remonte les étapes entre la société disciplinaire liée à la coutume, la société de contrôle liée à la production industrielle et l'Etat d'aliénation autonome. Avec l'Empire, la modernisation serait arrivée à son terme du fait d'une production industrielle de moins en moins dominatrice car entraînée dans un processus de décentralisation et de réorganisation en réseaux, selon une nouvelle hiérarchie mondiale de production : "Dans la sphère biopolitique, la vie est destinée à travailler pour la production, et la production à travailler pour la vie. C'est une grande ruche dans laquelle la reine surveille en permanence production et reproduction. [...] Elle l'organise en multipliant et en structurant les interconnexions par le biais de réseaux; elle l'exprime et elle contrôle le sens et la direction de l'imaginaire; l'imaginaire est guidé et canalisé dans le cadre de la machine communicatrice" <sup>9</sup>.

Au niveau de la planète, le contrôle total des consciences (idéologie dominante) et des corps (biopolitique) ne signerait pas le retour d'un totalitarisme, puisque la loi gouverne. En fait, le pouvoir qui caractérise l'Empire fonctionnerait sur des terrains où la loi n'a pas prise, où toutes les formes politiques de domination s'entrecroisent : le terrain monarchique avec la bombe, le terrain aristocratique avec l'argent et le terrain démocratique avec la communication.

"L'Empire serait donc une u-topia, un non lieu", en lequel se sont disloqués les sociétés civiles et les espaces identitaires. Une situation complexe, non aboutie, qui doit pourtant être entérinée et intégrée dans les stratégies de lutte, d'où l'adresse de Negri aux camarades qui fondent leur résistance sur les identités sociales, régionales, nationales et même religieuses (fondamentalistes), tentés par la "re création d'un monde pré-moderne". L'Empire est meilleur, écrit Negri, tout comme Marx affirmait que le capitalisme est meilleur, car il augmente les potentialités de libération à l'échelle planétaire. Cette incapacité à jauger la situation présente, à identifier l'ennemi, expliquerait la déperdition des énergies

---

<sup>9</sup> Ibid., p. 59.

contestatrices – insérées dans des mouvements de contre-pouvoirs ou d'aide aux populations souffrantes –, la difficulté à établir le lien entre les luttes d'hier, moteurs d'une mutation du capitalisme vers l'impérialisme et vers l'Empire, et celles d'aujourd'hui. L'urgence serait donc dans la fusion positive des divers combats et acteurs avec l'identification de l'ennemi et l'invention d'une langue commune à tous les conflits.

Cette priorité à la reconstruction des repères révolutionnaires conduit Negri à reprendre la prophétie de Marx, replacée dans le contexte de la post-modernité. "*Un spectre hante le monde*" écrit-il, celui des migrations massives qui forcent l'Empire au mouvement. La loi qui poussait le capitalisme industriel à sa destruction – en résumé, l'expropriation et la dépossession culturelle et matérielle de travailleurs libres pour les transformer en prolétaires – se verrait doublée d'une autre loi qui le pousse et le tire vers l'avant : la force du désir et l'espoir de la multitude. La lutte de classe, loi historique, s'inscrirait désormais sur le terrain de la désertion et de l'exode avec la levée d' "*une nouvelle horde nomade*", d' "*une nouvelle race de barbares*", dont les capacités à la fois destructrices et inventives ne demandent qu'à être structurées. L'organisation mondiale de la multitude serait l'unique moyen de lier ensemble l'engagement radical et la visée, un néo-communisme.

### **Les nouvelles forces de destruction**

Si l'ennemi couvre le champ mondial, la pensée et l'action révolutionnaires n'ont d'autre choix que de s'y plier : la mondialisation doit être confrontée à une contre-mondialisation. Mais il ne sert à rien d'identifier le nouvel ennemi – l'Empire – si son envers, sa force de destruction, est laissée dans l'ombre. La multitude doit être reconnue comme nouveau sujet révolutionnaire, car totalement en phase avec l'état actuel du monde, où les peuples intégrés dans le champ des cultures et des idéologies étatiques et nationales se désagrègent pour se fondre dans la masse indifférenciée.

Sur ce terrain, Negri peut se reconnaître quelques adeptes comme le philosophe italien Paolo Virno <sup>10</sup>, qui s'est employé à définir la multitude comme le produit d'une modernité en totale décomposition. Après avoir été consacré dans les débats politiques du XVII<sup>ème</sup> et du XVIII<sup>ème</sup> siècles, le peuple serait né d'un mouvement centripète d'individus atomisés vers l'unité du corps politique. Il serait donc étroitement corrélé à l'existence de l'Etat et de la nation, à la modernité désormais dépassée. A l'inverse, la multitude serait le résultat d'un mouvement

---

<sup>10</sup> Paolo Virno, *Grammaire de la multitude, Pour une analyse des formes de vie contemporaine*, Nîmes, Editions de l'Eclat, 2002.

centrifuge, puisqu'elle ne converge pas vers une volonté générale. Ainsi, la post-modernité fournirait le théâtre d'une revanche de la multitude sur le peuple, sans pour autant rompre avec les luttes antérieures, puisque la classe ouvrière, sortie du peuple, avait déjà les traits de la multitude, c'est-à-dire "*la condition de ne pas se sentir chez soi*". La multitude déborde le prolétariat, elle englobe tous ceux qui ne se reconnaissent pas ou plus dans un corps politique ou dans l'Etat; tous ceux qui refusent de jouer le jeu de la volonté générale et qui l'expriment par la désobéissance sociale et l'abstention politique, par la défection de tous les lieux soumis à l'Etat. La rupture avec les formes antérieures de la révolution serait désormais largement consommée, là où Lénine avait échoué en prônant la dictature comme moyen de hausser la démocratie à hauteur de la multitude, sans comprendre qu'il participait ainsi à l'ancrage de son mouvement dans le cadre de la souveraineté moderne <sup>11</sup>

Pour Virno comme pour Negri, le capitalisme avait créé son propre ennemi, le prolétaire, et l'Empire a créé le sien, la multitude, qu'il porte en lui comme solution de rechange. La multitude, sorte de prolétariat dégagé du carcan national et étatique, s'identifie donc par des désirs et une forme d'engagement renouvelés : une téléologie théurgique. Ce postulat d'une théurgie du pauvre et du nombre dévoile un Negri mystique qui nourrit sa foi révolutionnaire aux sources de la rationalité, de la loi historique, mais aussi de l'amour du souffrant. La prochaine révolution sera de l'ordre du divin, du fait d'une transposition entre Dieu et le pauvre, ce dernier ayant dissous l'image du premier pour en récupérer le pouvoir :

*"Ce nom commun – le pauvre – est aussi le fondement de toute possibilité d'humanité. Comme Nicolas Machiavel l'a noté, dans le "retour aux commencements" qui caractérise la phase révolutionnaire des religions et des idéologies de la modernité. Le pauvre est presque toujours considéré comme doué d'une capacité prophétique: non seulement le pauvre est dans le monde, mais il est la possibilité même du monde. Seul le pauvre vit radicalement l'existence actuellement présente, en privation et en souffrance, de sorte que seul le pauvre a la capacité de renouveler l'être. La divinité de la multitude du pauvre n'indique aucune transcendance. Au contraire, ici et seulement ici, dans ce monde, dans l'existence du pauvre, le champ d'immanence est présenté, confirmé, consolidé et ouvert. Le pauvre est le dieu sur terre. "*

Dans son livre, *Job, la force de l'esclave* <sup>12</sup>, Negri fait le lien entre souffrance, pureté et douleur de l'innocent qui vit l'injustice de manière absolue, lui qui n'a pas commis de fautes. On retrouve chez lui cette fascination des révolutionnaires pour le chaos, pour le grand déluge d'où sortira la société vertueuse, un monde nouveau

<sup>11</sup> Antonio Negri, *Kairos, Alma, Venus, multitude*, Paris, Calmann-Lévy, 2001, p. 150.

<sup>12</sup> Antonio Negri, *Job, La force de l'esclave*, Paris, Bayard, 2002.

où seuls les pauvres et les exclus auront été sauvegardés, car préservés des miasmes du monde libéral, de la culture et des habitus de l'exploitation. C'est pourquoi la révolte issue de la douleur du pauvre aura la force d'une rédemption.

La notion de "barbarie positive" est ici empruntée à Walter Benjamin pour tracer le sillon d'une longue marche de la multitude à travers l'Empire: "Il [le barbare] réduit ce qui existe en miettes, non pour l'amour des miettes, mais pour celui du chemin qui passe au travers" <sup>13</sup>. Par sa volonté "d'être-contre" et par son désir de libération, la multitude devra "pousser sa pointe à travers l'Empire pour sortir de l'autre côté" <sup>14</sup>. Sans attaches, sans liens et sans biens, en toute innocence, la multitude porte en son sein une nouvelle société : un néo-communisme, un monde ouvert, sans frontières, débarrassé des résidus idéologiques de la modernité.

### **La visée néo-communiste, une nouvelle utopie ?**

En ouvrant d'innombrables espaces, l'Empire aurait créé un potentiel révolutionnaire jamais entrevu, les moyens d'une solution de rechange. Car la multitude, "l'être-contre", se retrouve aujourd'hui au cœur d'un jeu ouvert de relations, un "non-lieu" où son avancée – obligatoirement violente – doit permettre la création d'un "nouveau lieu" qui ne relèverait pas de l'utopie.

Parce que l'utopie aurait pour fonction essentielle de remplir le vide de l'avenir, de tenir ensemble présent et futur comme une passerelle sous les pieds du révolutionnaire, celle-ci aurait fait son temps. Negri lui substitue la "désutopie", vertu du pauvre, qui traduit une manière de bâtir sur des terrains hybrides et fluctuants, une manière d'innover sur du vide <sup>15</sup>. Aussi le monde de demain se dessinerait au fil de la transmutation des valeurs, de l'invention, du désir, du travail vivant et de l'amour. Un chemin d'épines pour Negri, car la résurrection se paye par la souffrance : "Mais qui pourrait donc, avec une avarice stoïque, refuser le bonheur simplement parce que sa fleur est pleine d'épines? Ou refuser le communisme parce que le chemin qui y porte passe à travers Béhémoth et Léviathan" <sup>16</sup>.

Malgré ce rejet de l'utopie traditionnelle, le monde nouveau, issu de la destruction des frontières et de la démesure engendrée par la multitude, ressemble par de nombreux traits à *New Babylon, ville nomade* <sup>17</sup>, cette utopie suggérée par le situationniste Guy Debord au peintre et essayiste Constant Nieuwenhuis dans les

---

<sup>13</sup> Ibid., p. 269.

<sup>14</sup> Ibid., p. 272.

<sup>15</sup> Antonio Negri, *kairos, Alma, Venus, multitude*, op. cité, p. 166.

<sup>16</sup> Antonio Negri, *Job*, op. cité, p. 177.



années 1960. Dans cette utopie, les hommes sont invités au nomadisme sur la base de réseaux habitables et modulables mis à leur disposition. Les New babyloviens ont pour seule activité la création spontanée au fil de l'errance et des multiples rencontres. Une description retrouvée en filigrane dans les écrits d'Antonio Negri : "Les cités de la terre vont devenir à la fois de grands dépôts d'humanité coopérante et des locomotives pour la circulation des résidences temporaires et des réseaux de distribution de masse pour l'humanité vivante" <sup>18</sup>.

Malgré ses réseaux de communication, outils de contrôle sur les corps et les esprits, l'Empire serait aujourd'hui incapable de contrôler tous les passages, sinon en criminalisant ceux qui parcourent les routes et sautent les obstacles. Mais si la situation s'ouvre enfin au néo-communisme, resterait à organiser les divers militantismes autour de la multitude et Negri ratisse très large. Pour vaincre l'Empire, le militantisme doit s'inscrire sur deux terrains, celui de l'insurrection, de l'anti-pouvoir, en retrouvant les "*vertus de l'action insurrectionnelle de deux siècles d'expérience subversive*", et celui du contre-pouvoir, c'est-à-dire de l'expérimentation, de la revendication, des pratiques en termes de citoyenneté planétaire, d'économies solidaires et de réappropriation des moyens de production, économiques et culturels. Aucun pouvoir, dit-il, ne pourra arrêter cette révolution, car elle fusionne la raison – force du mouvement historique – et l'amour – colère et espoir du souffrant : "Telles sont l'irrépressible clarté et l'irrépressible joie d'être communiste" <sup>19</sup>.

Les travaux de Toni Negri ont cet avantage d'éclairer la visée et les luttes de certains courants révolutionnaires, aujourd'hui désignés sous le terme "nouvelles radicalités". Ces groupes diversifiés dans leurs actions et leurs théories anticapitalistes se distinguent des courants orthodoxes par le rejet critique du modèle bolchevique et par une volonté de ré-associer révolution et communisme. Une refondation qui n'exige plus la prise du pouvoir d'Etat, mais une mise en parallèle d'un travail de destruction de toutes les formes de domination et d'actes de réappropriation des lieux de décision et de gestion. Cet abandon d'une révolution de professionnels semble vouloir rapprocher communistes libertaires et communistes marxistes dans une hypothétique nouvelle Internationale <sup>20</sup>. Les désaccords se situeraient désormais entre deux grandes lignes d'engagement: celle de l'anti-

---

<sup>17</sup> Constant Nieuwenhuis, *New Babylon, une ville nomade*, in *Nomades et vagabonds*, Paris 10/18, coll. "Causes communes", 1975.

<sup>18</sup> Antonio Negri, *Empire*, op. cité, p. 478.

<sup>19</sup> Antonio Negri, *Ibid.*, p. 496.

<sup>20</sup> Cf. "Changer le monde sans prendre le pouvoir? Nouveaux libertaires, nouveaux communistes", *Contretemps*, Paris, Textuel, n°6, février 2003.

pouvoir représentée par Antonio Negri et John Holloway <sup>21</sup> et celle du contre-pouvoir à l'exemple du philosophe Miguel Benasayag : "En somme, ce que nous identifions comme une démocratie authentique, c'est l'ensemble des luttes "en situation" pour l'augmentation de la puissance et en vue de la construction du contre-pouvoir, ainsi que la représentation de ces luttes dans la situation-gestion" <sup>22</sup>. Dégagé de sa matrice pouvoir/projet, ce néo-communisme se veut le produit, jamais fini, des énergies dépensées dans les combats "situationnels" de tous les "être-contre" –subjectivité contestataire – et leurs désirs de libération.

---

<sup>21</sup> "La seule façon de concevoir un changement radical aujourd'hui ne relève pas de la conquête du pouvoir mais de la dissolution du pouvoir". John Holloway, *Change the World without taking Power*, Londres, Pluto Press, 2002.

<sup>22</sup> Miguel Benasayag, Diego Sztulwark, *Du contre-pouvoir*, Paris, La Découverte/Poche, 2000, p. 55